

# « La peine de prison est contagieuse »

Cédric Gerbehaye est photographe documentaire et réalisateur. Il a exploré l'univers carcéral pendant plus de dix ans. A l'occasion de la publication de son livre et de l'exposition « PANOPTIK », son regard croise celui de Vincent Spronck, directeur de la prison de Saint-Gilles, pour interroger la réalité des établissements pénitentiaires belges.

▣ Article réservé aux abonnés



Cédric Gerbehaye et Vincent Spronck se sont rencontrés en 2014 au sein de la prison de Forest, désormais fermée. - Pierre-Yves Thienpont.



**Entretien** - Journaliste au pôle Enquêtes

Par **Candice Bussoli** ([/348008/dpi-authors/candice-bussoli](https://www.lesoir.be/348008/dpi-authors/candice-bussoli)).

Publié le 26/04/2026 à 18:33 | Temps de lecture: 1 min ↻

L'un est photographe documentaire et réalisateur, l'autre est directeur de prison. Prolongeant le documentaire *La Peine*, le livre *PANOPTIK* et l'exposition éponyme, point d'orgue de dix années d'immersion au cœur de l'univers carcéral, donnent à voir le travail de Cédric Gerbehaye et le regard de Vincent Spronck sur la réalité des établissements pénitentiaires belges. En

confrontant l'objectif du photographe au témoignage du directeur de prison, ils lèvent le voile sur le stress post-traumatique lié à l'enfermement et sur l'urgence de regarder, enfin, ceux que la société préfère oublier.



Cédric Gerbehaye.

### ***Cédric Gerbehaye, vous avez documenté l'univers carcéral durant plus de dix ans. Comment vos premiers pas dans les prisons belges se sont-ils faits ?***

**Cédric Gerbehaye** La première fois que je rentre en prison en Belgique, c'est en 2014, à Forest. J'accompagne, en tant que photographe, une journaliste du *Wall Street Journal* qui travaille sur la surpopulation carcérale. J'y rencontre Vincent Spronck, alors directeur. A la fin de la visite, je lui demande si je peux revenir. Et avant même que je termine ma question, il me dit « Non ».

**Vincent Spronck** Je n'en ai aucun souvenir de ça, je pense qu'il invente l'histoire (rires).

**Cédric Gerbehaye** J'essaye alors une autre approche : « Vous devez bien manger à midi... » Il me regarde, un peu surpris. J'enchaîne : « Vous connaissez Orientalia, le restaurant libanais sur la chaussée de Charleroi ? » Il répond : « Oui, pourquoi ? » Je lui dis : « Parce qu'on est voisins. Je vous propose de vous inviter à déjeuner. Vous n'avez rien à faire : vous mettez simplement les pieds sous la table. Moi, je vous raconte une histoire... et si elle vous plaît, vous décidez ensuite si vous me laissez entrer dans votre prison. »

### ***Pourquoi teniez-vous autant à entrer dans cette prison ?***

**C.G.** Après des années passées à documenter la condition humaine dans des zones de conflit, je m'étais imposé, pour la première fois, de faire un travail en Belgique. Les photographes qui m'inspirent travaillent souvent au sein de leur propre communauté, dans leur quartier, chez eux. Chez moi, il n'y avait pas de gamins qui jouent au foot dans la rue : il y avait les familles qui viennent aux

visites, les agents qui entrent et sortent, les détenus derrière les murs. Je vivais avenue de la Jonction. Mon appartement donnait d'un côté sur les prisons de Forest et Berkendael, et de l'autre côté sur Saint-Gilles. J'avais envie d'aller à la rencontre de mes voisins.

**V.S.** Ce qui m'a convaincu, c'était aussi la manière dont il présentait le projet. Il voulait inclure les détenus comme faisant pleinement partie de la population, comme des habitants à part entière. Alors que la prison – et plus largement les discours politiques – tendent à les exclure, ici, au contraire, il s'agissait de les réintégrer dans le regard collectif.

***A quel moment comprenez-vous que ce premier accès ne sera pas ponctuel, mais le début d'un travail au long cours ?***

**C.G.** Il y a d'abord eu ce premier « oui » pour faire des photos dans le cadre de mon projet *D'entre eux*. Ensuite, je suis revenu présenter le livre à Vincent, et il m'a dit : « Personne ne s'est plaint de ta présence. » Je lui ai répondu : « Ça tombe bien, parce que j'ai autre chose à te demander : j'aimerais faire un film. » En réalité, il y a beaucoup de fantasmes autour de la prison, comme si l'accès était impossible ou que tout y était opaque. Pour moi, la vraie difficulté n'était pas là.



Cédric Gerbehaye.

”

*Souvent, la prison est photographiée à travers les barreaux, les portes fermées, les symboles d'enfermement*

**Cédric Gerbehaye**, Photographe documentaire et réalisateur

## ***Enfin, le plus difficile n'était pas d'entrer, mais de trouver votre place à l'intérieur ?***

**C.G.** Exactement. La vraie difficulté, c'était de devoir sans cesse m'adapter à des interlocuteurs différents. J'avais une forme de carte blanche, mais elle tenait à une condition simple : ne jamais perturber le fonctionnement de l'établissement. Tant que mon comportement restait correct, que je ne devenais pas envahissant, et que je parvenais à me fondre dans le quotidien carcéral, je pouvais continuer. Je passais d'une cellule à une discussion avec un agent à la buanderie, puis à un atelier collectif, puis au préau avec plusieurs dizaines de détenus. Il fallait sans cesse expliquer ma présence. Dès le début, on m'a demandé si j'étais « pro-détenus » ou « pro-agents ». Il fallait me catégoriser. Certains pensaient que je travaillais pour l'administration pénitentiaire, d'autres pour la sûreté de l'Etat. On m'a même dit que j'avais une tête de flic... Avec le temps, on a compris que j'étais là pour observer. Mais cela a pris longtemps. J'ai aussi eu une chance incroyable : il y avait 90 mètres entre la porte de la prison et ma maison. Je croisais les agents en rentrant de la maternité avec ma fille, je croisais les détenus en permission ou libérés qui passaient devant chez moi avec leur sac plastique. Cette proximité a changé beaucoup de choses.

## ***Qu'est-ce que vous cherchiez à montrer que les images habituelles de la prison ne montrent pas ?***

**C.G.** La solidarité, la camaraderie, toutes ces micro-relations. Souvent, la prison est photographiée à travers les barreaux, les portes fermées, les symboles d'enfermement. Moi, je m'intéressais aux corps, à la manière dont ils entrent en relation. On voit des fouilles, des pleurs, des regards, mais surtout des personnes, quelle que soit leur fonction. Les agents sont, eux aussi, représentés comme faisant partie du système, comme des personnes « emmurées ». Peu importe le temps qu'ils passent à l'intérieur : même s'ils rentrent chez eux, ils y reviennent, et au final ils passent 37 à 40 heures par semaine dans cet espace. Ils sont, eux aussi, impactés par la charge émotionnelle qui existe à l'intérieur des murs.



Cédric Gerbehaye.

”

*La peine est contagieuse. C'est attristant au plus profond de voir la misère dans laquelle vivent ces personnes, l'absence de réponse adaptée*

Vincent Spronck, Directeur de la prison de Saint-Gilles

### **Diriger une prison, ça laisse des traces ?**

**V.S.** Oui, profondément. C'est sûr qu'en quittant la prison, on ne ferme pas la porte, on continue à être habité par ce qui s'y passe. La peine est contagieuse. C'est attristant au plus profond de voir la misère dans laquelle vivent ces personnes, l'absence de réponse adaptée. Il y a aussi une immense fatigue chez le personnel. Tout le monde le sait, tout le monde en parle, et pourtant la situation empire. Le nombre de matelas au sol ne fait qu'augmenter.

Avec le temps, les visages restent. On croise parfois d'anciens détenus dehors. Les noms s'effacent, mais il se passe quelque chose dans le regard : une sorte de reconnaissance silencieuse. On ne sait pas toujours d'où on se connaît, mais on sait qu'on s'est déjà croisés « là-bas ». C'est un lien particulier, implicite, qui n'a pas besoin d'être formulé. La prison reste un lieu de contrôle et parfois de violence, mais elle est aussi un lieu de vie. La majorité des échanges entre agents et détenus se passent correctement. Pourtant, l'attention publique se concentre surtout sur les incidents, qui donnent une image déformée de la réalité. Et puis il y a cette difficulté supplémentaire : parler de ces liens sans être soupçonné de collusion. Comme si toute relation humaine dans ce contexte devait forcément être suspecte.



Cédric Gerbehaye.

## **Peut-on parler de stress post-traumatique ?**

**V.S.** Le terme est fort.

**C.G.** Pourtant, c'est un terme que tu as employé. Mais, il faut pouvoir l'expliquer. On n'a pas besoin d'un événement brutal – une lame sous la gorge ou un bombardement – pour être marqué et développer un stress post-traumatique. Il y a une dimension plus diffuse, plus complexe, qui s'installe dans la durée. Une exposition répétée à la détresse, à la souffrance, à la tension quotidienne peut suffire. Et c'est là que les regards que je montre prennent tout leur sens.

**V.S.** Dans ce contexte, je signe à deux mains. Mais ce n'est pas réservé au directeur de prison. Dans un monde où chacun doit être fort, solide, costaud, cette parole est presque indicible. Aucun agent ne peut vraiment se permettre de dire cela. Et le reconnaître, c'est déjà se placer dans une position de fragilité.

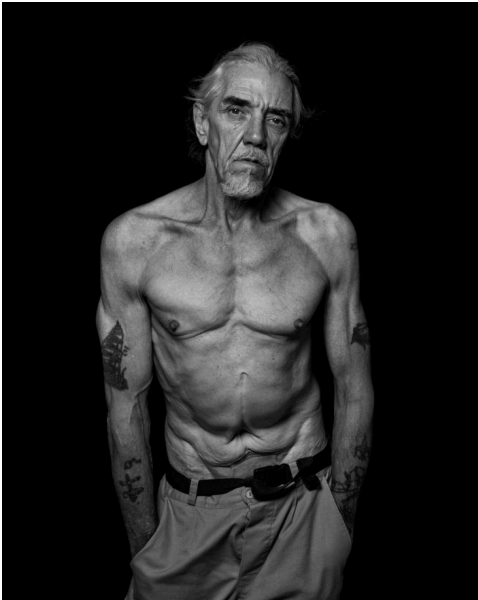
**C.G.** Et pourtant, c'est une question politique. Si tu dis à un juge que les conditions de détention portent atteinte à la dignité des détenus, il répondra souvent : « On n'a pas d'autre solution. » Mais si tu ajoutes que ces mêmes conditions affectent aussi profondément ceux qui y vivent ou y travaillent, au point de provoquer un stress post-traumatique, alors on ne parle plus seulement d'un problème de gestion : on met en évidence un échec systémique. Un échec de l'institution, des politiques publiques, et plus largement de la société.

## **C'est cette confiance de Vincent Spronck qui vous conduit à PANOPTIK ?**

**C.G.** Oui. Au départ, l'exposition n'était pas prévue. Après le film *La Peine*, je pensais avoir terminé. Puis Vincent me fait cette confiance. Au même moment, je rencontre Harald Deceulaer, archiviste aux Archives de l'Etat, et je découvre des portraits anthropométriques de détenus datant du début du XX<sup>e</sup> siècle. Ces regards me frappent immédiatement. Ils me renvoient à tout ce que les personnes rencontrées pendant ces années au sein de la prison m'avaient transmis. Je comprends alors que j'ai peut-être encore quelque chose à dire sur l'enfermement. J'ai demandé l'autorisation de transformer une cellule de Forest en studio : une pièce plongée dans le noir, une seule lumière, et les derniers occupants de la prison – détenus comme agents – invités à venir se faire photographier. J'avais mis en place un protocole simple : la même musique qui dure sept minutes, les mêmes questions. Le but n'était pas d'émouvoir, mais de

faire sentir que ce moment était unique, qu'il ne se reproduirait pas. Je leur demandais toujours : « Depuis combien de temps êtes-vous là ? » Quand quelqu'un me répondait « six ans » ou « vingt ans », je lui disais : « Ton histoire fait partie de celle de Forest, qui va fermer après 112 ans. » A partir de là, la personne ne se voit plus seulement comme un détenu ou un agent, mais comme une part de cette histoire. Le panoptique dans une prison, c'est la logique du regard total, du contrôle permanent, où l'on peut être observé à tout moment. Moi, je voulais faire l'inverse : ne pas surveiller ni stigmatiser, mais reconnaître.

**V.S.** Quand on voit ces portraits, on ne peut pas rester de marbre. Il y a une humanité profonde qui se dégage des regards. Et cela dit aussi quelque chose de notre justice : on condamne souvent sans voir les personnes. Or priver quelqu'un de liberté sans même le regarder, c'est l'une des choses les plus graves qui soient.



Cédric Gerbehaye.



« PANOPTIK », Cédric Gerbehaye, Le Bec en l'Air, 210 p., 50 €.

L'exposition *PANOPTIK*, à la galerie de la maison de la culture de Tournai jusqu'au 23 mai 2026. *PANOPTIK* donne également lieu à la publication d'un livre, aux éditions Le Bec en l'Air, 210 p., 50 €.

---